**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 36 (1898)

Heft: 1

Artikel: Rehiuva politiqua

Autor: C.T.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-196680

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

# **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

## Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à

## L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc. Rédaction et abonnements:

# BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50. ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 4<sup>st</sup> janvier, 4<sup>st</sup> acril, 4<sup>st</sup> juillet et 4<sup>st</sup> octobre. S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes. PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

### Cloches de minuit.

L'année 1897. — Une conspiration à Lausanne. Ouvriers en goguette.

La nuit dernière, au coup de minuit, notre belle sonnerie lausannoise nous annonçait que l'année 1897 avait terminé sa carrière et s'en allait dans ce passé d'où l'on ne revient pas.

Et nous avons assisté avec indifférence à l'agonie de cette vieille amie, déçue, peu regrettée du grand nombre, et que nous avons vue si jeune, cependant, si pimpante et pleine de promesses, il y a 365 jours seulement.

Que nous laisses-tu de tes jours envolés, année fugitive, quelles sont les joies durables, les bonheurs dont nous pouvons garder un souvenir sérieux? Qu'as-tu apporté dans notre vie, sinon des déceptions ou des plaisirs vite fanés?... Ton dernier soleil a lui dans un ciel embrumé et tu nous as quittés sans que rien vibre en nous, pas une larme, pas un regret!

Au contraire, quand la grande et solennelle voix des cloches a annoncé au loin que tu avais vécu, nombre de gens se sont embrassés, le verre en main, avec des souhaits joyeux sur les lèvres pendant que tu agonisais.

Tout notre espoir est donc en celle qui te succède, à l'année 1898. Puisse-t-elle combler nos vœux à tous; puisse-t-elle consoler les affligés, soulager les misères du pauvre, attenhir le cœur des privilégiés de ce monde et apporter un sourire, un rayon de contentement sur tous les visages!

Il n'y a pas si longtemps que la municipalité le Lausanne a voulu permettre la sonnerie de ninuit pour annoncer le renouvellement de 'année: dix ans au plus, malgré les demanles réitérées de la population. Aussi l'obstitation incompréhensible de nos autorités locaes d'alors donna-t-elle lieu à une petite conspiration habilement ourdie, et qui ne fit pas nal de bruit. Bien que nous en ayons déjà parlé, en son temps, l'incident est assez cuieux et amusant pour être rappelé. C'était en 1877. De nombreuses pétitions

C'était en 1877. De nombreuses pétitions dressées à la Municipalité pour obtenir la sonierie demandée avaient été repoussées. Dès ors, une sourde rumeur se fit dans le public, it des hommes dévoués prirent résolument en nains la cause de *Marie-Madelaine* et de ses juatre compagnes.

Au dernier moment, ils firent une dernière émarche à l'Hôtel-de-Ville: même refus.

En désespoir de cause, ils se frappèrent le cont, cherchant le moyen de remplacer le conert aérien si vivement désiré.

Aurait-on recours aux cloches des localités oisines ¶... La tâche était réellement trop purde. Deux de ces cloches seulement pouaient être transportées, le bourdon de Joux-ens-Mézery et la cloche du Chemin de fer d'E-hallens. Mais, quant à cette dernière, l'homme hargé de courir devant la locomotive pour onjurer le danger déclara positivement que a cloche et lui ne faisaient qu'un, et qu'on lui

passerait sur le corps avant de s'emparer de cet instrument.

Nouvelle déception. Impossible de carillonner avec le bourdon seul.

La nécessité de renoncer aux sonneries rurales fit surgir une nouvelle idée.

Quelques habitants de S.-Laurent proposèrent de mettre à contribution la cloche du quartier, mais un des assistants fit observer que celle-ci étant fèlée, on manquerait totalement le but; ses sons durs, aigres, sans ondes sonores, agaceraient évidemment les nerfs de la population déjà trop irritée.

En face de ce nouvel écueil, quelques hommes se détachèrent du groupe et demandèrent douze camarades courageux et dévoués qui ne tardèrent pas à se présenter. Puis ils se rendirent ensemble près du petit bois de Beaulieu. Là, semblables aux hommes du Grütli, ils se livrèrent à une discussion sérieuse, et reconnurent que la dernière ressource qui leur restait consistait à s'emparer purement et simplement des cloches de la Cathédrale.

Il faisait un magnifique clair de lune. Le silence régnait dans le petit bois dépouillé de verdure, et nul être humain, étranger à la conspiration, ne foulait la pélouse flétrie.

Ils se rangèrent en cercle, et tous jurèrent d'exécuter leur projet, en s'écriant avec Schiller:

Balancée au-dessus de la verte campagne, Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants; Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps; Que le temps mesuré dans sa haute demeure, De son aile en fuyant la touche heure par heure; Aux voluptés du crime apportant le remords, Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour Et que tout ici-bas s'évanouit et passe, [la mort, Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

C'était 11 heures de la nuit.

Le cercle se rompit, et nos sonneurs partirent par petits groupes, afin de ne pas attirer l'attention. Un d'entr'eux serrait fiévreusement dans sa poche la clef qui devait leur ouvrir la porte du clocher; car s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec ceux qui ont leurs entrées dans la basilique.

A minuit moins quinze minutes, tous les conjurés se trouvaient réunis sur la terrasse, porteurs d'un panier de vin destiné à donner des forces à ceux qui devaient tirer la corde.

Enfin la petite porte s'ouvre, et deux ou trois des plus zélés s'engagent dans l'escalier étroit pour reconnaître les lieux, tandis que les autres gardent le panier. Quelques instants s'écoulent; un signe est donné et tous se préparent à monter... Oh! fatalité! un agent de police survient, donne un tour de clé sur les prisonniers, et s'en va chercher main-forte.

Quelle finesse d'oreille, quel flair! Cet agent qui se promenait sur le Grand-Pont avait entendu la petite porte du clocher grincer légèrement sur ses gonds, et de courir sur sa proie!

Les compagnons qui gardaient le panier, n'ayant pas reçu l'ordre d'en faire du vin vieux, crurent sage de le liquider sur place, s'égayant ainsi pendant que leurs camarades broyaient du noir, n'osant ni descendre ni monter dans le périlleux sentier où ils avaient la perspective de rester jusqu'au lendemain. Ils se souhaitèrent mutuellement une bonne année et attendirent. — Une demi-heure plus tard, ils étaient rendus à la liberté.

On tremble en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir cette conspiration si bien ourdie. Vous représentez-vous les cinq cloches mises en branle par des mains inexpérimentees; les cordes si puissamment attirées par ces masses en mouvement, assommant contre les poutres les sonneurs maladroits! Vous représentez-vous l'effet de ce carillon désordonné sur une population non avertie et voyant arriver avec vacarme toutes les pompes à incendie des environs! Que de scènes intimes troublées; que de baisers paralysés; que de serrements de mains rompus!

Les événements que nous venons de retracer firent, comme bien on pense, durant le reste de la nuit, les frais de la conversation dans tous les cafés de la ville. Un nombreux groupe d'ouvriers, entre autres, s'en entretinrent d'une facon si vive. et avec des opinions si divergentes qu'ils finirent par régler l'affaire à coups de poing.

Quoique la mèlée fût complète, elle ne faisait cependant pas présumer de bien fâcheux résultats; mais elle produisit assez de vacarme pour attirer trois agents de police. A la vue de la force municipale armée de cannes plombées, tous les émeutiers prirent la fuite, sauf un ouvrier cordonnier qui cherchait son chapeau.

Un des agents le saisit au collet en lui disant:

— Vous allez nous renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette ba garre, afin que les promoteurs soient punis.

— Éh ben, m'ssieu, répond le pauvre garçon tout ahuri, je vous assure que je ne sais pas grand'chose, j'ai été dessous tout le temps.

L. M.

# 

Hiai deveindro dè Sylvestre, quand lè relodzo ont zu fiai lè dozè coups dè la miné, l'an noinante-sa a rebedoulà avau lo dérupito ïo sont dza reléguà du grantein lè fusis à bassinets, lè craijés, lè muzettès, lè z'épolettes, lè brego, lè crinolines et on moué dè vilho z'affèrès dài z'autro iadzo.

Et ti lè z'ans cein âodrè dinse tant qu'à la fin dâo mondo que ma fâi gâ po clliào que saront quie âo momeint îo la terra preindra fu, que tot sarè soupllià et frecassi et que dzeins et bîtès bourméront dein cllia fornèse! Por mé, ne voudré pas l'âi mé trovâ, à mein que ne sèyé coumeint cé bon vilho menistre dè pè Mâodon qu'avâi de dinse à n'on prédzo, dein on teimps îo on devezavè dè cllia fin dâo mondo: « Préparez-vous, mes chers frères; la fin du monde est annoncée pour le mois de juin de cette année; à ce moment-là, la terre s'entr'ouvrira, tout ce qui est vivant à sa surface

sera englouti, les bêtes et les gens mourront, et peut-être moi aussi ! »

Ora que n'ein don tsandzi d'armana et que n'ein dza eintanà lo premi dzo dè cé nové an, on pào bin dévezà on bocon dè tot cein que s'est passà dein stu mondo tandi cliào dozè derrài mài.

On pâo pas onco tant sè pllieindrè dè noinantè-sa; n'ein zu prâo fein, prâo aveina et prâo recoo, lè truffès, lè ravès et lè z'abondances ont bin reindu, lè vegnès ont onco prâo bailli et n'ein zu n'a boun'annaie.

Mâ quin grabudzo pè lo mondo! Cein a coumeinéi dza âo mâi dè févrà et l'est lè Turques et lè Grèques, qu'étiont ein bizebille du grantein, qu'ont coumeinci à férè lè fous et vaitsè porquiet:

L'ai y'a âo fin bà dè la carta n'a granta gollie qu'on l'ài dit la Miterranée et âo bi maitein dè cllia gollie l'âi y'a on grand îlot d'on part dè pousès dè bon terrain que l'ont batsi la Crèta ou l'île de sucre candi.

Lè Grèques preteindiont avâi drâi à cè terrain, po cein que l'aviont dâi vilho z'atto et l'ont einvoui ào surtan on mandat dè comparuchon; mâ, coumeint n'ont pu s'arreindzi ni dèvant lo dzudzo dè pé, ni dèvant lo tribunat, sè sont traità ein après dè totès sortès, hormi què brav'hommo. Adon lo surtan que tegnâi formo à cllia Crèta et que ne volliàvè pas bastà sè peinsà:

« Ah! cllião crazets dè Grèques volliont férè dinse! pas tant de cè commerço, ne vein lão bailli n'a vouistaïe ão tot fin po lè férè dzoure! »

Adon, du cè momeint, lè piquiettès ont traci portà lè z'oodrè, lè bataillons sè sont rasseimblià dài dou còtés et l'ont coumeinci à s'eimpougni.

L'est lo valet ào rài dè Grèce, qu'a maria la cherra à Guelioumo, que coumandave lè Grèques, et ma fai, sè sont taupà bin adrài; mà que volliài-vo que pouessont fére dèvant lè Turques qu'étiont la maiti dè pllie? Diont assebin que Guelioumo avai prétà dài z'officiers ào surtan et on part dè bataillons dè Chouabes. Se l'est veré, n'est-te pas onna vergogne dè férè dinse à n'on bio-frârè?

Sè sont don trevougni et tsapllià tandi on part dè mâi; lè Turques tegniont bon, kâ l'aviont adè lo dessus et lo surtan, que cabriolavè dè dzouïe, sè peinsàvè bo et bin d'apondre la Crèta et minameint la Grèce à son territoire; mà harte-là! François à Dzozet d'Autriche, Omberto, lo rài dài macarounis, ci dè Russie, Guelioumo, lè Français, la tanta Vittoire ài Godèmes, sè sont peinsa: « No faut tot parài pas laissi medzi dinse cllia pourra Grèce. Et po la reveindzi sont ti zu per lé avouè dài liquiettès et l'ont de ào surtan: « Ora, l'est bon, se vo repipà on mot, l'est à no que vo z'arè à férè! »

Adon l'ont bastà; la Grèce a payi n'indamità, l'ont nonmà on n'espèce de bailli à la Crêta po surveilli lo commerçe et la pé a étà féte!

Po cein qu'ein est dè l'Etalie, n'y a pas grand tsoudze à derè. Lo vilho Crispi est adé relèguà dein la vilhe ferraille et paret que cé qu'a étà nonmà à sa plliace est on crâne zigue et que sà bin férè martsi lo commerçe.

Ein Espagne, cein va adé tot pllian et n'ont pas onco botsi avouè lè carlistres et clliâo dè Tiubà. Lo petit rài va à l'écoula et c'est adè lo premi; mà paret que baillè dào fi à retoodrè ào règent, kà n'est pas foo po lè verbes; sa mère qu'est, coumeint on derài mère tutrice sein compte reindre, ne pào pas non pllie ein fère facon.

Lè Français sont adè lè mimo: l'ont étâ férè chemolitse avoué l'eimpereu dè Russie et l'ont signi on contrat dè mariâdzo qu'on ne sâ ma fâi pas âo justo cein que cein vâo bailli.

Guelioumo prêdzè adè po la pé; mâ ne l'âi faut pas sè fià; l'est on brelurin que pâo amena bin dâo miquemaque pè lo mondo; sè tsecagnè avouè quoui que sâi; la tanta Vittorine l'âi fà dza la potta et lè Godèmes ne pâovont ni lo vairè, ni lo cheintrè; l'a idée dè coumanda on moué dè naviots po que sâi de que lè z'Allemagnès ein aussont atant què l'Angleterra; mà on ne sâ pas se clliào socialistres dào Grand Conset sarant d'accoo d'eimpliyi dinse la mounïa po clliâo folérà.

Po lo momeint, fâ état d'alla miquemaqua pè la China, que sarâi ma fâi bin fê se recédiái n'a bouna dédzalârè. Que dianstro a-te fauta d'allà tsecagni dài dzeins que ne l'âi dâivont rein?

Lè Godèmes ont fè l'an passà on pecheint tire-bas ein l'honneu dè cllia que lè gouverne. Et, ma fài, l'ont bin fé, kà vouaiquie soixante ans que la pourra vilha fà martsi avoué honneu lo gouvernèmeint. Stào dzo, on n'ein oût rein dévezà: compto que pè clliào cramines que fà, la tanta Vittoire se tint vài lo fornet avoue on bon choffepied et quo se fot pas mau dè la politiqua.

Ora po cein qu'ein est de la Suisse et dâo canton de Vaud, n'y a pas grand tsoudze à dere non pllie : mâ cein que m'a fe lo mé de plliési, c'est de vaire arrevâ ron dâi noûtres, monsu Ruffy, on citoyen d'attaque et on crâno zigue, à la plliace de Présideint de la Confédération. Or ma fâi, respet et honneu por li et honneu assebin po Lutry! Kâ, me assebin, ye su bordzăi dâo vingt-troisiémo canton et ora que lo Présideint de la Suisse est de noutra coumouna, vegni vâi no dere que ne sein dâi sindze, vo pâodès comptà que vo saria reçus à coups de chatons.

# Quelques différences entre l'homme et la femme.

Tandis que l'homme est asservi à ses habitudes, la femme se dirige d'après les circonstances.

L'homme cherchera un marteau pendant une heure pour enfoncer un clou, la femme n'hésitera pas à taper avec les pincettes, le dos d'une brosse ou même avec le talon de sa bot-

L'homme ne croirait jamais à la possibilité de déboucher une bouteille sans l'aide du tire-bouchons; mais la femme se servira de n'importe quoi: d'une paire de ciseaux, d'un couteau ou même d'un crochet à bottines. Si elle ne réussit pas, elle aura vite fait d'enfoncer le bouchon au fond du goulot.

Pour l'homme, un rasoir n'est destiné qu'à un seul usage: raser une barbe. La femme a des idées plus étendues sur l'usage de cet instrument de toilette et l'emploiera sans scrupule pour tailler un crayon. Après cela elle écoutera avec une grande patience les plaintes amères de son mari contre les fabricants ou les aiguiseurs.

L'homme a-t-il un travail écrit à faire? il faut que tout contribue à son bien-être: la table doit être à la hauteur voulue; la plume, l'encre et le papier doivent réaliser la perfection; la famille doit observer un silence respectueux, et les chut! maternels sont seuls to-

La femme, elle, se servira du premier fragment de papier qui lui tombe sous la main, ou même l'envers d'une enveloppe usagée: pour pupitre un livre lui suffit et pour table ses genoux. Puis, s'inspirant de la succion fréquente du bout de son manche de plume, elle lancera ses idées sur le papier, sans même avoir l'air contrarié si un enfant récite près d'elle un chapitre de grammaire ou d'histoire, ou si elle doit s'interrompre fréquemment pour aller voir dans la marmite si le dîner ne brûle pas. Monsieur gronde si le papier buvard n'est pas à portée de sa main; Madame souffle simplement sur la page pour faire sécher l'encre, agite la feuille ou l'applique sur le tubé de la lampe, au risque de la jaunir ou de l'enflammer.

Lui, maudit l'encre lorsqu'elle est trop claire ou trop épaisse; elle, sans s'arrêter à ces détails, penche patiemment l'encrier chaque fois qu'elle doit y plonger la plume.

Chez l'homme, un adieu marque la fin d'une visite; chez la femme, c'est le commencement d'un autre chapitre; car lorsque les dames se séparent, c'est alors qu'elles ont le plus à se dire.

Enfin la lettre d'un homme se termine à la signature, excepté seulement pendant le temps où il est amoureux; celle d'une femme au dernier mot du post-scriptum.

X.

#### Les enfants et les mères.

Cette date du 1er janvier nous a donné l'idée de rechercher, non pas comme sont traités les enfants chez les peuples civilisés (on connaît les coutumes européennes devenues de plus en plus uniformes), mais chez les peuplades sauvages où ceux de notre espèce se rapprochent encore de l'état de nature. Cette recherche permet de constater une fois

Cette recherche permet de constater une fois de plus que tous les membres de notre grande famille, si dissemblables que soient respectivement les modes d'existence des diverses races qui la composent, ont partout des traits caractéristiques communs.

Mais ce qui partout éclate, apparaît d'une manière irréfutable, c'est la puissance de l'amour maternel. Les mères des Peaux-Rouges soignent leurs en-

Les mères des Peaux-Rouges soignent leurs enfants, tout autant gâtés et par conséquent tout autant insupportables que les nôtres, avec une affection aussi attentive que celle des mères parisiennes; les bébés indiens sont chéris, choyés, caressés, ainsi que les bébés nés dans nos demeures les plus opulentes, et la différence qui existe entre le marmot civilisé et le marmot sauvage ne commence à se manifester qu'après que l'intelligence est éveillée et que l'écolier peut profiter des leçons de la raison et de l'expérience.

Mais le berceau où repose le cher bambin est de la part d'une mère indienne l'objet de plus de soins peut-être que le berceau d'un petit Français; celleci tisse habilement la laine avec des herbes, se livre aux travaux d'aiguille les plus compliqués, invente de riches broderies de verroteries pour orner le berceau. Rien de trop beau, rien de trop délicat pour le bambino.

Et avec quelle ingéniosité chez les peuplades les plus éloignées on cherche à l'amuser! Partout les jouets sont les mêmes et prouvent l'ingéniosité des parents. Durant les longs mois qu'ils passent dans leurs tristes et obscures demeures, les petits Esquimaux sont abondamment pourvus de bibelots par la tendre attention de leurs parents, qui façonnent avec beaucoup d'adresse de jolies petites réductions d'ours, de renards, de phoques et d'oiseaux avec des dents et des os de morses.

De petits traîneaux, des lances, des flèches s'ajoutent à la liste des jouets, y compris des poupées pour les petites filles, le tout en telle quantité que l'enfant ne tarde pas à avoir en miniature tous les objets qui constituent les accessoires de la rude existence de ses parents.

Et dans la plus lointaine des peuplades sauvages, durant l'hiver terrible, lorsque, au fond de sa cabane enfumée, la mère sauvage cherche à calmer les cris de son enfant ou à l'endormir par des chants, elle ne lui chante que des chansons où elle lui promet un avenir superbe. Elle lui dit qu'avec le temps ses petites jambes deviendront grosses et fortes comme les grands sapins de la forêt; que ses petits bras acquerront des muscles aussi puissants que ceux d'un ours énorme; qu'il sera toujours heureux à la chasse et très bon pour sa vieille mère, quand l'âge l'aura réduite à ne plus être qu'une pauvre créature impotente.

Et sur la tête du baby elle étale la graisse de l'os

Et sur la tête du baby elle étale la graisse de l'os à moelle ou l'huile de poisson avec autant de soin et d'amour que sur les boucles blondes et soyeuses